

Bernard SELLIER

ZAMENA

La stratégie
de l'improbable

roman



ZAMENA

La stratégie de l'improbable

Du même Auteur :

Les deux vies de Julien Lacombe, roman, Éditions de l'Excea
Sous les ailes de l'ange, roman
À l'ombre des mirages, roman
Les hommes de sa vie, roman

Les doux visages de l'être, réflexions

À l'ombre des mirages, scénario long métrage
Les deux vies de Julien Lacombe, scénario long métrage
Un mausolée de sable, scénario long métrage original
Sortie de scène, scénario long métrage original

Matteo Varese, scénario original pour série

Dérives, nouvelles

Arpenteurs de vie, poèmes
CinéRimes, 104 poèmes inspirés de films
Croquis humains (+ Tarot), poèmes
Gouffres de lumière, poèmes
Nectar de vie, poèmes

La goutte et le vase, 3 saynètes (non édité)
Les portes de Janus, pièce en 5 Actes

Tous ces ouvrages peuvent être commandés
sur le site de l'auteur :

<http://www.imagesetmots.fr>

Bernard SELLIER

ZAMENA

La stratégie
de l'improbable

Roman

Première partie

Chapitre 1

Samedi 23 octobre

Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours été sujet au vertige. Je me rappelle ce samedi soir de septembre 2020 avec une précision chirurgicale.

J'ai huit ans. Revêtu de mon pyjama bleu préféré, sur lequel est imprimé un Yoda protecteur, je suis assis sur le canapé beige trois places du salon. Mon nez est chaussé des lunettes ridicules dont le port est nécessaire pour profiter de la vision du film en 3D. L'écran de soixante-quinze pouces de notre télévision 4K récemment acquise fait ma fierté auprès de mes camarades. Pour tous ceux qui n'auraient jamais vu ce film déjà ancien, intitulé *The walk : rêver plus haut*, je précise qu'il raconte l'histoire d'un célèbre funambule français, Philippe Petit, qui, en 1974, avait traversé sur un filin d'acier les soixante mètres séparant les twin towers de New York, alors en fin de construction. À l'instant précis où le funambule pose le premier pied sur le fil d'acier, un hurlement inhumain jaillit de ma gorge. En une fraction de seconde, je sens qu'un monstre à gueule béante — je dirais aujourd'hui un trou noir galactique — m'aspire dans ses entrailles comme une plume. Je ne suis plus assis sur le canapé à trois mètres de l'écran, je suis l'ombre de ce fou furieux qui m'entraîne à quatre cents mètres de hauteur, pour le dernier pas de mon existence. Ma pâleur et mon angoisse atteignent un tel degré que mes parents sont persuadés que je suis victime d'un malaise cardiaque ou d'un début de méningite aiguë.

En fait, dans ma vie quotidienne, cette sensation de vertige a toujours été très sélective. Elle ne se manifeste que lorsque mes deux jambes reposent sur la terre, au bord du vide. Dans le cas où mon corps est porté, soutenu, par un élément extérieur, téléphérique par exemple, la hantise ne se manifeste pas. Je me souviens avoir parcouru le cirque de Gavarnie sur un cheval qui semblait prendre un malin plaisir à poser ses sabots à quelques centimètres du ravin, sans avoir éprouvé la moindre frayeur. J'ai toujours fait le nécessaire pour ne plus jamais m'exposer à subir cette horrible sensation vécue devant l'écran et, jusqu'à ce jour, j'y suis parvenu sans difficulté.

Pourquoi ce souvenir d'il y a presque trente ans ressurgit-il aujourd'hui avec cette virulence ? La raison est aussi simple que funeste. Je viens de revivre il y a quelques heures, dans une circonstance radicalement différente, le même saisissement de terreur que jadis. L'aspiration soudaine, dans un gouffre noir béant, de mon corps tétanisé par la peur. Mais une divergence fondamentale est là. Si la panique provoquée par le vertige prend fin dès que sa cause a disparu, il n'en est pas de même dans le cas présent. La phase aiguë de mon effroi s'est apaisée, mais celui-ci perdure de façon chronique dans un état d'excitation permanent de toutes les cellules de mon corps. Derrière mes paupières closes, je vois ce vide qui m'attire, qui m'appelle, qui tend ses bras invisibles pour saisir mon corps pétrifié et l'engloutir dans sa gueule béante. Je crois que je vais hurler, je crois que...

La sonnerie de la pendulette digitale me fait sursauter. Ma rotule droite heurte le pied du bureau. Trois heures du matin. J'ai glissé dans un endormissement léger sans m'en rendre compte. Ma nuque est douloureuse et le bras sur lequel ma tête s'est affaissée grouille de millions de fourmis.

Quel cauchemar ! En un quart de seconde, les dix mille pensées qui s'étaient éteintes au moment où les bras de Morphée s'ouvraient pour accueillir le zombie qui vous parle, s'engouffrent avec sauvagerie dans ma tête comme une armée de barbares s'abattant sur un paisible village. Elles

réinvestissent avec délectation les neurones qu'elles squattaient depuis des heures.

Depuis que le drame est arrivé.

Je me lève. Pour être plus précis, je tente de me lever, mais ma jambe droite a décidé de se porter pâle et je me retiens in extremis à mon bureau pour ne pas me crasher sur la table basse en verre qui héberge quatre bouteilles de bière vides. En les contemplant, je me demande encore comment j'ai eu le courage de ne pas les remplacer par un solide remontant à cinquante degrés. Sans doute n'ai-je pas encore atteint la limite du tréfonds de l'horreur. Sinon je n'aurais pas hésité à convier les whiskies pur malt et les vodkas caucasiennes qui se morfondent dans ma cave, pour me seconder dans une tentative de consolation plus radicale.

Après avoir récupéré quatre-vingt-dix pour cent de mes capacités physiques, je me dirige vers la grande baie vitrée qui domine la ville. Vingt mètres carrés de verre haute sécurité sans aucune ouverture. Depuis deux décennies, c'est la réglementation dans les immeubles qui dépassent six étages. La ventilation se fait par plusieurs aérateurs disposés aux angles de la pièce. Dans une période normale, la beauté de cette vue panoramique est capable de me sortir sans difficulté des phases dépressives qui traversent ma vie depuis quelques années. Aujourd'hui, il m'en faudrait beaucoup plus !

Tout est noir. Silencieux. Sans exagérer, il est possible de dire que Lyon est mort. Nul doute que le couvre-feu est efficace. Une cité de neuf cent mille habitants en catalepsie. Même la cathédrale de Fourvière a éteint ses feux. C'est étonnant, presque émouvant. Dommage que les lampes de mon salon soient allumées. Je suis sûr que cette obscurité citadine permettrait à mon œil de percevoir les millions d'étoiles qui n'ont jamais l'autorisation d'étinceler dans l'aura lumineuse artificielle de l'agglomération. J'aperçois juste Jupiter dont la brillance est capable de concurrencer les six LED de mon petit appartement. Le son d'une sirène se manifeste au loin et s'éteint rapidement. Les habitants se montrent disciplinés. Ils sont devenus dociles par la force des événements. Quatre pandémies virales en vingt-trois ans, c'est

le genre de calamité qui fait réfléchir même les plus obtus du cerveau. Sur la fragilité de la vie, sur les petites fourmis fragiles que nous sommes, sur les lendemains hypothétiques qui nous attendent. À supposer qu'il y ait encore des lendemains. Ce qui est certain, c'est qu'ils ne seront pas de ceux qui chantent.

Je reviens vers le bureau. Mon ordinateur est ouvert. Il semble impatient que je poursuive le récit commencé il y a deux heures. Je sais qu'il a raison. Le clignotement de la petite barre qui attend ma frappe semble narguer mon indécision ou ma lâcheté. Pourtant il est indispensable que je mette par écrit ce qui est en cours de manifestation dans ma vie. Aussi abracadabrant que cela puisse paraître. C'est justement parce que tous ces événements risquent de paraître incroyables à celui qui les étudiera dans un futur plus ou moins proche, que je dois conserver la trace de l'inconcevable.

Futur... Tout le monde connaît le terme. Tout le monde l'utilise à tort et à travers. Pour moi, c'est sans doute, en cet instant, le mot le plus curieux de la langue française...

Peut-être serait-il judicieux que je commence par me présenter. Parce que toi, lecteur potentiel installé dans un avenir hypothétique, tu dois déjà te demander qui est cet hurluberlu qui parle par énigmes et semble manifester un état dépressif avancé.

Je vais tenter d'être le plus clair et concis possible. Mais les vagues d'émotion qui me secouent depuis quelques heures nécessitent une thérapeutique efficace pour que les mots s'alignent sur l'écran avec un minimum de sens. Dans le contexte actuel, le pouvoir des bières se révèle très insuffisant. Cela vous paraîtra peut-être hasardeux et paradoxal, mais le médicament le plus approprié se trouve dans le petit bar de mon coin-cuisine.

C'est un rhum ambré agricole acheté l'an dernier au domaine des Trois Rivières, au nord-est de la Martinique. Oui, je le confirme à ceux qui en douteraient, malgré les faillites en

séries, malgré les virus qui s'obstinent à décimer les maillons faibles de la chaîne humaine, malgré les déboires — amplement mérités à mon sens — du capitalisme outrancier, le Domaine des Trois Rivières poursuit ses distillations.

L'effet est immédiat. Un demi-verre du breuvage permet à mon énergie de circuler à nouveau dans mes quatre membres, et, surtout, dans mon cerveau. Sa chaleur est bienveillante et les pensées noires qui avaient réinvesti l'espace de mon crâne paraissent détendre leur crispation.

Accompagné de la bouteille, je m'assieds devant l'ordinateur, toujours impressionné par la *bête*. Il s'agit d'un modèle X3ZT4. Les connaisseurs ne seront pas dépaysés. Il s'agit d'une valeur sûre, sans doute le précurseur direct des ordinateurs quantiques que l'on nous promet depuis longtemps, et dont la sortie est proche. Mais ce qu'ils ignorent, ce que par bonheur tout le monde ignore, c'est que ce modèle a été entièrement revisité par mon frère Maxime.

Il est encore prématuré de vous parler de lui. Non parce qu'il est une personnalité secondaire, loin de là, mais parce que son évocation et le rôle crucial qu'il joue dans mon histoire ne pourront être compris que lorsque je me serai présenté et vous aurai exposé le délire dans lequel je suis plongé.

Je suis né le lundi 23 juillet 2012, jour d'une tempête solaire à la violence extrême, et je m'appelle Damien Albert Pol. Vous trouvez que c'est un patronyme bizarre ? Moi aussi. Du moins était-ce mon ressenti durant une grande partie de mon adolescence. Aujourd'hui, je vous rétorquerai du haut de mes trente-sept ans qu'il ne l'est pas davantage que Jean Dupont ou Gabriel Durand. Si entre cinq et seize ans je trouvais effectivement cette association étrange, pour ne pas dire honteuse, c'est parce que ma mère, Arielle, ennemie jurée des diminutifs, m'avait toujours appelé « Damien Albert ». Dans toutes les circonstances. Jamais « Damien », jamais « Albert ». Toujours les deux accolés, comme s'il s'agissait d'un nouveau prénom. « DamienAlbert ». Même si ma vie avait dépendu d'un cri jailli de sa bouche, jamais elle n'aurait zappé une syllabe de mes prénoms.

Mes seules particularités physiques notables sont une chevelure dense — je ne connaîtrai jamais la honte d'une calvitie précoce, dixit ma mère — et une cicatrice de cinq centimètres sur la moitié gauche de mon front, souvenir cuisant d'une course à vélo contre Maxime, qui s'était terminée au bout de cinq cents mètres par un vol plané élégant, mais fort douloureux.

Ma mère est une personne atypique, singulière, étonnante. Il paraît que je suis à son image. En temps « normal », devrais-je préciser. Dans mes conditions d'existence classique, lorsque le destin ne me réserve pas des coups fourrés catastrophiques, mes amis me considèrent comme un humoriste capable d'illuminer une soirée ou comme un gentil farfelu inoffensif. Mais ma mère et moi-même sommes de pâles fantoches à côté de mon frère Maxime.

Mon père ne devait pas apprécier au plus haut point les originaux qui composaient les trois quarts de sa famille, car il a profité de l'engagement, dans le cabinet d'avocats où il œuvrait, d'une secrétaire « canon » de vingt-huit ans, sotte, mais pulpeuse, pour nous tirer sa révérence. Je venais d'entrer en CM2. Il y a vingt-sept ans de cela.

Je vous fais grâce des trente-six premières années de ma vie. Hormis le fait étrange que, durant mon adolescence, j'étais persuadé que je ne dépasserais pas mon dix-huitième anniversaire, il n'y aurait pas beaucoup de matière palpitante, et je crois, sans être devin, que vous vous en foutez royalement. Pour la compréhension de ce qui va suivre, je vous préciserai simplement que je suis séparé depuis quatre ans de mon amour de jeunesse — Vanessa —, qui a délaissé ma décontraction humoristique, ma « superficialité bon teint » et mon « insouciance infantile » pour s'accoupler au « sérieux adulte » d'un chirurgien orthopédiste quinquagénaire. J'ignore si les rires que provoquaient jadis mes petits délires lui manquent. Ce qui est objectif, c'est que nos cinquante mètres carrés du quartier de Grange-Blanche, dans lequel elle se sentait prisonnière et asphyxiée, ont été avantageusement remplacés par une villa dans la banlieue lyonnaise cossue.

Piscine de douze mètres et un demi-hectare de gazon. Est-ce que ce décor paradisiaque compense pour elle nos vagues d'euphories juvéniles ? Comme je termine mon deuxième verre de jus de canne fermenté, je répondrai fermement : « NON » à la question. Mais je reconnais que j'ai toujours éprouvé une grande facilité à me raconter des histoires. Je ne suis pas sûr que Vanessa ait la même appréciation des valeurs.

J'habite depuis sept ans au quatorzième étage de la tour Salvador Dali construite en 2040. Par bonheur son architecture est moins biscornue que les œuvres d'art du maître. Le quartier de Grange-Blanche où elle se dresse a été en grande partie reconstruit à la suite des émeutes sanglantes qui ont endeuillé la capitale des Gaules voici quinze ans. L'immeuble qui m'héberge a été édifié dans le respect des dernières normes environnementales. Grâce aux panneaux solaires et aux éoliennes qui parsèment son sommet, il est autonome sur le plan énergétique. L'avenue sur laquelle il se dresse, anciennement rue du Docteur Rebatel, a été entièrement redessinée et porte désormais le nom de Vincenzo Ortofoli, ce jeune militant écologiste assassiné lors des émeutes de juin 2034. Dans tous les appartements, le dépouillement est de rigueur. Tous les composants en plastique ont été bannis. Les économies énergétiques sont de rigueur dans chaque élément installé. Cet ascétisme me convient très bien. Mon ordinateur, ainsi que le projecteur à courte focale qui m'offre une image de trois mètres sur le mur blanc immaculé du salon, suffisent amplement à mon bonheur.

Un mot tout de même sur ma profession, car elle a une importance primordiale dans ce récit.

J'ai atteint le stade d'ACPH de niveau 4 depuis cinq ans. Soit quelques mois avant que Vanessa ne choisisse un changement de vie radical. Je me suis souvent demandé s'il y avait un lien de cause à effet entre les deux événements. Comme je n'ai jamais trouvé de réponse indubitable, j'ai cessé de me poser la question. J'ai beau être souvent lunaire et obsessionnel, je suis aussi capable d'arrêter les masturbations mentales lorsqu'elles menacent mon équilibre psychique. Enfin, j'en étais capable jusqu'à hier, à 17 h 48...

Je n'ai pas cru utile de préciser ce qu'est un ACPH, puisque chacun d'entre vous connaît ce terme utilisé depuis plus de quinze ans. Mais comme notre civilisation est une donnée fragile, en permanence menacée de disparition depuis la fin du vingtième siècle, il n'est pas utopique de penser que mes écrits ne seront peut-être pas découverts avant deux ou trois milliers d'années par quelques humains rescapés de l'apocalypse promise. Pour ces archéologues du futur, mes écrits seront la « Pierre de Rosette » du Champollion de l'époque. Pour lui faciliter la tâche, je précise donc qu'un ACPH est un « Agent Coordinateur de Pacification Humaine ». Exprimé de manière plus triviale : un flic. Quant au grade 4, qui m'a été attribué en récompense d'une enquête difficile menée il y a six ans, il se situe en toute logique juste au-dessous du grade 5, stade ultime auquel je suis susceptible d'accéder si mes cinq prochaines années de service ne sont pas entachées d'une erreur fatale.

À l'heure où j'écris ces lignes, une telle hypothèse est à expédier dans la décharge des probabilités pourries.

Je ne détaillerai pas ici les privilèges divers que me confère ce niveau. Je préciserai seulement le fait, important pour la suite de ce récit, que le port des micro-enregistreurs audio vidéo à grand-angle n'est obligatoire que pour les agents d'échelons 1 et 2.

Malgré les perspectives qui se dressent devant moi en forme d'ouragan de classe 6, je ressens un certain détachement dont j'attribue l'instauration à la qualité du rhum martiniquais. Pourtant les conjonctures proches peuvent difficilement être plus sombres. Sauf intervention directe et rapide d'une puissance cosmique universelle, je vais être balayé comme une vulgaire maquette aspirée par la spirale du typhon que j'ai provoqué. Et après ? Qui se souciera de mon éradication de la surface de la Terre ? Ma mère a déménagé depuis dix ans en Australie pour épouser un cow-boy septuagénaire, ses dix mille têtes de bétail, ses six tracteurs solaires et son biplace hybride. Nous échangeons quelques banalités trois fois par an sur Skype ou Signal. Mon silence soudain ne sera pour elle qu'une anecdote vite oubliée. J'entretiens parfois la douce

illusion qu'il n'en sera pas de même pour mon frère Maxime. Mais je suis tout aussi certain que sa peine sera effacée au bout de quelques jours grâce à sa frénésie de création informatique. Il y a bien longtemps que les scientifiques visionnaires nous rabâchent que l'intelligence artificielle et ses représentants robotisés constituent le futur de la race humaine. Peut-être Maxime est-il, sans en avoir conscience, l'un des maillons concepteurs de l'ère nouvelle qui verra notre prochaine éradication. Quant à Vanessa, je n'ai nulle envie d'en parler.

Si l'on regarde avec objectivité la possible, voire probable, disparition de Damien Albert Pol, il ne s'agira que de l'effacement dérisoire d'une fourmi anonyme parmi les six milliards de parasites qui s'obstinent à polluer la petite planète bleue. Pas de quoi affoler l'audimat ou provoquer les pleurs dans les chaumières. Un simple amas d'atomes d'un mètre quatre-vingt, de soixante-dix kilos, qui nourrira durant quelques mois les habitants discrets du sous-sol. Ceux qui auront eu l'inconscience de subsister...

Quatre heures sonnent. Il me reste exactement treize heures et vingt minutes avant de me retrouver devant la porte de Tom Vilers. Le simple fait de voir son nom s'afficher sur l'écran de l'ordinateur provoque un tsunami dans mon corps. Ce merveilleux Tom ! Une crème d'homme comme il n'en existe qu'un sur dix mille. Toujours prêt à vous rendre service, que vous soyez l'un de ses amis ou un parfait inconnu, ce qui n'est déjà pas à la portée de tous les cœurs, mais, plus rare encore, à ne rien attendre en retour. Comment un tel homme pouvait-il être célibataire ? Nous avons quelquefois abordé le sujet, car je crois pouvoir affirmer que je suis l'un des rares humains auxquels il accordait sa confiance. Mais Tom se montrait toujours très discret dans ce domaine. Au point que je m'étais quelquefois demandé s'il n'était pas gay. Un jour que nous avions honoré deux bouteilles de Pomerol, j'avais même eu l'impression que ma virilité ne le laissait pas indifférent. Mais peut-être n'était-ce qu'une illusion créée par mon

subconscient éméché. Il paraît que nous ne voyons que ce qui est déjà en nous. Je ne m'étendrai donc pas sur ce point.

Tom avait quatre ans de plus que moi et son intégration dans le service de la Pacification humaine était antérieure d'un an à la mienne. Pourtant, malgré ses qualités humaines, ses résultats d'enquêtes plus que brillants, ses relations harmonieuses avec sa hiérarchie, il n'avait pas quitté le niveau 3. Bien plus, il semblait se satisfaire de ce qui, d'année en année, ressemblait de plus en plus à une stagnation injustifiée. J'avais abordé le sujet à plusieurs reprises, tantôt avec sérieux, tantôt avec humour, mais il paraissait imperméable à mes arguments et à mes encouragements. Il avait même clôturé une de nos conversations par un mélancolique : « *je mourrai au niveau 3* », dont le souvenir, à cette heure, me glace.

Un pic d'émotion me fait tendre la main vers la bouteille pour noyer encore un peu plus ma déprime. Mais en même temps une nausée m'avertit que je suis en passe d'engloutir le verre de trop et que le carrelage risque de recevoir une giclée stomacale qui n'aura pas vraiment le suave parfum du rhum antillais.

Je choisis une abstinence provisoire et je me replace face à l'ordinateur. Ma vue se brouille. Est-ce que ce sont mes rétines qui frôlent l'overdose en contemplant ces plaintes dépressives qui endeuillent l'écran ? Ou bien seulement quelques gouttes salées qui ont décidé de quitter l'abri de leurs glandes pour que je communie de façon empathique avec la souffrance que j'ai causée.

Je m'aperçois que, sans en être conscient à cent pour cent, j'ai retardé encore et encore ce que j'aurais dû vous avouer depuis que les mots ont commencé à prendre vie sous mes doigts. Je vous ai parlé de ma mère, de mon frère, de ma profession, mais je n'ai pas encore eu le courage d'écrire ce qui a motivé ce récit.

Hier, samedi 23 octobre 2049, à 17h48, j'ai tué Tom Vilers...

À SUIVRE...

Copyright © Bernard Sellier 2021
06650 OPIO
ISBN : 978-2-491894-07-8